

Histoire de la philosophie

37 Raison et émotions chez Spinoza

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Un dernier regard sur la philosophie de Spinoza, Raison et Émotion, qui nous amène à son éthique – titre même de son œuvre majeure, même s'il met un certain temps à l'aborder – et nous conduit aux implications religieuses de sa philosophie panthéiste. Commençons donc par rappeler les prémisses qu'il avance dans cette discussion, et j'espère que vous les avez désormais bien comprises. La première, bien sûr, est son monisme à double aspect.

Il existe un être unique et englobant tout, une substance, dotée d'au moins deux attributs, dont nous connaissons les deux. La pensée semble impliquer une organisation et une extension conscientes, c'est-à-dire une existence matérielle. Il conçoit donc la matérialité de cet être unique selon les principes de la science mécaniste de son époque.

En ce sens, il est matérialiste. Et il semble concevoir cette organisation consciente et intelligible en parallèle avec le Logos stoïcien, que Philon d'Alexandrie avait lié au judaïsme, et sur lequel des penseurs chrétiens ultérieurs ont travaillé. Ainsi, dans la totalité de la réalité, on retrouve ces deux aspects, ces deux faces, comme le pensaient les Stoïciens.

Il y a la matière première, la matière élémentaire, et il y a la structure du Logos, son ordre, qui lui confère la structure de l'univers tel qu'il est. Qu'on l'appelle nature ou Dieu, c'est une seule et même chose. Et à l'échelle finie, cela signifie, bien sûr, que tout ce qui nous concerne tous n'est que moments finis, modes finis, pour reprendre ses termes, moments finis au sein de l'être de l'Un tout-en-un.

Ainsi, vos pensées actuelles sont les pensées claires et distinctes de Dieu, et non nécessairement aussi claires et distinctes dans votre propre pensée. De même, votre état corporel actuel, vos processus corporels, constituent un aspect fini du cosmos physique dans son ensemble. Ce double aspect s'applique donc à la fois au niveau infini et global et au niveau fini et particulier.

J'ai du mal à comprendre les modes. Au début, il les décrit comme une modification ou une altération de la substance. Est-ce que cela signifie un passage de l'infini au fini, par exemple ? Non.

Parce qu'il décrit un mode fini. Il parle des modes comme s'il s'agissait d'une sorte de modification. Comme s'il s'agissait d'un changement, pour reprendre votre expression, qui s'opère au sein de l'unité.

L'ensemble par essence change-t-il lui-même ? Non. Non , en ce sens qu'il est immuablement l'ensemble par essence. Or, s'il est par essence par essence, il ne peut se transformer en rien d'autre, puisqu'il englobe toutes les possibilités.

Le changement qui s'opère se manifeste par des variations imperceptibles au sein de la pensée globale et intemporelle. Ainsi, vos pensées d'hier et d'aujourd'hui ne sont que des modifications, car elles apparaissent et disparaissent au sein de cette pensée globale et intemporelle. L'universel, voyez-vous.

Et vos changements corporels , vos changements de position, votre chute de cheveux. Ce sont des modifications à un niveau limité. Tandis que le global englobe tout.

On ne peut donc pas dire que Dieu, l'Unique, change. Non. Il est immuablement le même.

Mais les changements s'opèrent dans les processus finis, et c'est seulement là que le changement se produit. Lorsque nous avons parlé d' erreur la dernière fois , cela signifie-t-il que nous sommes dans l'erreur ? Prenons l'exemple du bien et du mal. Le mal est-il inhérent à Dieu ? L'erreur est-elle inhérente à Dieu ? Or, nous avons vu la dernière fois que pour Spinoza, le bien et le mal sont deux notions confondues.

Ce ne sont pas des idées claires et distinctes. Ce sont des idées imaginatives que nous produisons. Il n'existe aucun équivalent objectif , aucun point de référence objectif pour ce que nous appelons bien ou mal dans la réalité .

Il n'existe pas de réalité objective du bien par opposition au mal, ni du mal par opposition au bien. De même pour l'erreur. En effet, l'erreur provient d'idées confuses auxquelles nous adhérons.

L'assentiment, que nous considérons comme relevant du libre arbitre, est lui aussi une notion confuse . Ainsi, tout ce qui touche à l'erreur est une source de confusion intellectuelle de notre part. Ce qui n'est pas le cas pour Dieu.

Voyez-vous, c'est seulement dans les modes finis que surviennent ces manques de clarté et de netteté. Ces confusions, ces imaginations. Nous avons trois modes de pensée.

L'opinion, l'imagination, la raison. Dieu ne possède qu'une seule compréhension claire et distincte : la raison. Il n'y a donc pas d'erreur en Dieu.

Cela signifie-t-il que nous pouvons penser à des choses ? Sauf que, lorsque nous le faisons, nous ne pensons pas à des choses. Nous ne pensons à rien qui n'existe pas,

n'est-ce pas ? Nous avons des idées confuses. Les idées sont des pensées passagères .

Ce ne sont pas des choses. Il n'y a qu'une seule chose qui soit substance. C'est Dieu.

Ainsi, si vous avez une idée erronée de certaines choses finies, votre compréhension de Dieu est tout simplement confuse. Car toute chose finie est un mode fini de Dieu. Vos erreurs ne sont donc que le fruit de votre confusion quant à l'unique substance, ses attributs et ses modes.

Ruth ? Pas tellement que... Vous avez expliqué comment l'action vertueuse est une stratégie de survie. Et que nous sommes déterminés à agir ainsi car cela nous est profitable. Et il dit que c'est seulement en vivant selon la raison que nous pouvons vivre vertueusement.

Ma question est la suivante : existe-t-il une méthode spécifique ... Par notre raison, nous pouvons continuer à trouver les réponses et les informations justes sur la manière de... Eh bien, c'est aussi une approche stoïcienne. N'oublions pas que pour les stoïciens, l'accent était mis sur la raison droite, c'est-à-dire la contemplation de l'ordre de la nature et l'acceptation de notre place en son sein. Et Spinoza affirme que c'est fondamentalement la même chose.

Une compréhension claire et précise de notre place au sein de la nature mène à la tranquillité, à la vertu, etc. Mais d'un autre côté, vous avez raison : lorsqu'il aborde ces points, les quatre et cinq, son discours semble plus platonicien que stoïcien. Et c'est précisément ce genre de choses que certains ont rattachées à la littérature kabbalistique du judaïsme.

Dans l'histoire de la pensée juive, on trouve un certain platonisme juif, comme chez Philon, et un certain aristotélisme juif, comme chez Moïse Maïmonide. Quant à la littérature kabbalistique, elle était plus proche de la tradition gnostique.

Du moins, c'est ainsi qu'on le décrit généralement. Or, la tradition gnostique que nous avons rencontrée était de nature dualiste. Mais il existait aussi un gnosticisme qui impliquait une hiérarchie des êtres.

Vous voyez, une hiérarchie unilatérale des êtres, telle qu'on la trouvait dans le moyen platonisme. Ils l'ont empruntée aux néopythagoriciens, eux-mêmes influencés par les gnostiques . Et elle a bien sûr alimenté le néoplatonisme.

Il me semble que cet ingrédient, même s'il s'agit de l'influence de la littérature kabbalistique du judaïsme, qui met l'accent sur l'amour de Dieu, le premier et le plus grand commandement, le Shema de l'ancien Israël, « Écoute, Israël ! L'Éternel, notre Dieu, est un », etc., et que la béatitude réside dans cet amour de Dieu, n'en demeure

pas moins porteur d'une influence platonicienne, même au sein de la tradition kabbalistique.

Est-ce clair ? On pourrait considérer la structure globale de sa pensée, et vous vous souvenez de la façon dont j'ai représenté les mots ; on pourrait y voir une sorte de hiérarchie de l'être. Sauf que c'est là que le bât blesse : il n'y a pas d'émanation de Dieu vers l'extérieur de Dieu. Voyez-vous, les choses finies ne sont pas autres que Dieu, mais plutôt des manifestations de Dieu.

En néoplatonisme, les émanations sont définies comme des manifestations de l'essence même de Dieu, émanant de Dieu. Mais non, il s'agit plutôt de modes d'expression de l'être divin.

C'est très différent. Métaphysiquement, cela semble plus proche du panthéisme stoïcien, même si certaines connotations éthiques rappellent davantage Platon. Vous me suivez ? Je vois des têtes qui hochent, les yeux grands ouverts, attentives.

D'accord, donc une des prémisses concerne le monisme à double aspect. Et puisque je l'ai déjà mentionné dans la discussion, une autre prémisse concerne les notions imaginatives et confuses de bien et de mal. D'accord.

Il n'existe donc pas de bien distinct du mal en deux sens séparés. Non. Et, bien sûr, l'autre prémisse concerne son déterminisme absolu, selon lequel tout ce qui arrive en Dieu est déterminé par l'essence même de Dieu.

Par conséquent, tout mode de pensée fini est déterminé par l'effet causal d'autres modes de pensée. Et tout ce qui se produit dans la nature est causé par des événements physiques finis, eux-mêmes causés par un déterminisme omniprésent et radical. Nous y reviendrons plus en détail dans un instant, mais hier, au bureau, quelqu'un, deux personnes, n'ont pas pu s'empêcher de poser des questions sur Spinoza et ont fait irruption, posant mille questions à son sujet.

L'un d'eux demandait : « Qu'est-ce qui motive ce processus causal continu ? » Voyez-vous, qu'est-ce qui le motive ? De toute évidence, il y a quelque chose qui doit non seulement le déclencher, mais aussi le maintenir. Vous voyez.

Et la réponse est, bien sûr, en quelque sorte, l'essence de Dieu, qui est la pulsion causale. Vous voyez. Ou, comme il le dit en développant sa psychologie, c'est le conatus.

Voilà le mot latin dont dérive le terme psychologique « conatif ». Les tendances conatives sont celles qui ont trait à la volonté, à l'affirmation de soi, etc. La motivation.

Le conatus est donc une sorte de force intérieure, une attraction intérieure, une pulsion qui imprègne toute chose. C'est l'essence même de l'être. C'est presque comme s'il disait : « Attendez une minute, vous autres scientifiques mécanistes ! »

La matière est-elle vraiment inerte ? Ou n'est-elle qu'un concentré d'énergie ? Voyez-vous, si c'est bien de cela qu'il s'agit, il a plusieurs siècles d'avance sur son temps. La matière est-elle morte, inerte, soumise uniquement à des influences extérieures ? C'est la vision mécaniste de la science.

Ou peut-être les présocratiques n'étaient-ils pas si fous après tout lorsqu'ils affirmaient que la matière est, d'une certaine manière, vivante, imprégnée de divinité ? Vous souvenez-vous de Thalès ? Eh bien, Spinoza semble aller dans ce sens. Et la semaine prochaine, lorsque nous aborderons Leibniz, vous découvrirez que ce dernier conçoit les constituants fondamentaux de la réalité comme des unités d'énergie .

Vous savez, oui, il parle de substance , oh, c'est un pluraliste, de nombreuses substances. Chaque substance est une unité d' énergie, de force. Il n'a jamais entendu parler de $E = MC^2$, mais il a compris le principe.

Ce n'est pas mal pour 1700. Posez-lui simplement une question sur l'une de ses prémisses, mais ce déterminisme ne constitue pas l'essence de son éthique. Ce qu'il écrit n'est-il pas une perte de temps ? Quel est l'intérêt de lire tout cela une fois qu'on est déterminé à le faire ? Quel est l'intérêt de savoir cela ? Eh bien, que voulez-vous dire par « quel est l'intérêt » ? Qu'est-ce qu'un « intérêt » ? Quand il explique que le mieux est de se désaligner intellectuellement pour atteindre un certain niveau, on dirait que peu importe si on essaie de le faire ou non, puisque tout est déterminé de toute façon. Alors, par « intérêt », demandez-vous quel est le but, ou n'arrive-t-il pas à une conclusion contradictoire ? Lequel des deux voulez-vous dire : un but ou une conclusion contradictoire ? Vous essayez donc de démontrer que Spinoza se contredit.

J'espérais que vous abordiez le problème sous un autre angle et demandiez : si tout est déterminé, à quoi bon essayer ? Voyez-vous, son argument, c'est que cela donne un troisième sens à la notion d'intérêt. Il essaie de démontrer que le fait que tout soit déterminé n'exclut pas nos efforts individuels, car le processus causal implique nécessairement nos efforts individuels, et même le fait de se poser la question : « À quoi bon ? » Une idée confuse, certes.

Parce que tout cela est déterminé. Et donc, nos processus de pensée, nos débats sur la contradiction, font partie intégrante du processus qui nous fait avancer. Voyez-vous, n'oubliez pas à quel point ses processus intellectuels sont déterministes.

Et vous pouvez le constater par vous-même. Un soir, vous vous laissez tellement absorber par un débat avec Spinoza que, même en allant vous coucher, votre esprit refuse de trouver le repos. Cela continue indéfiniment.

Et vous vous retrouvez à réfuter certaines de ses démonstrations et propositions à trois heures du matin. Bien réveillé. Vous vous demandez si cela vous arrive aussi. Bon, vous savez, peut-être pas dans ce cas précis, mais je pense que ce genre de chose arrive à beaucoup d'entre nous.

Oui. Voyez-vous, il s'agit d'un processus déterministe. Vous n'avez aucun contrôle.

Et même en suivant les étapes d'une démonstration déductive, on est inexorablement amené à la conclusion logique. Vous voyez ? Hier soir, lors de sa conférence sur la musique japonaise, le professeur Mull en est arrivé au moment où il chantait ou jouait quelques phrases au piano. Et là, spontanément, le public improvisait les phrases suivantes.

Hein ? C'est un peu comme Platon avec le jeune esclave confronté à des problèmes mathématiques. Ici, Mull, avec les jeunes esclaves, garçons et filles, résolvaient des problèmes musicaux. Et ils semblaient savoir où cela les menait.

Oui, alors tu te dis, à quoi bon ? Je ne peux pas m'en empêcher. Tu t'aides toi-même constamment. Même si cette aide que tu t'apportes est déjà déterminée par d'autres aides que tu t'es apportées en cours de route, lesquelles étaient elles-mêmes déterminées par...

Et bien sûr, votre façon de penser est tellement ancrée dans certains schémas que je m'attendais à ce genre de question de votre part, David. C'est le genre de bonne question que David pose toujours. Il y a donc une certaine prévisibilité dans notre façon de penser.

Pourquoi ? Eh bien, je suppose que c'est ainsi que Spinoza l'aurait abordé. J'hésite un peu à poser cette question, car vous pourriez penser qu'elle est d'une stupidité prévisible, ou quelque chose du genre. Vous l'avez dit vous-même.

Ce qui me dérange dans le courant rationaliste chez Spinoza, en l'occurrence, c'est qu'il semble avoir été enfermé dans un placard pendant trop longtemps. Car il ne semble tenir aucun compte de l'expérience. Certes, il l'explique de manière rationnelle, mais malgré tout, j'ai parfois envie de le secouer et de lui dire : « Non, pas vraiment. »

Voyez comment ça fonctionne. Attendez une minute. L'expérience n'est qu'une opinion.

L'opinion est une notion confuse . Il me semble que c'est parfaitement biblique : nous voyons comme à travers un miroir obscur.

Si ce n'est pas une idée confuse , alors qu'est-ce que c'est ? Vous tenez compte de ce que vous voyez à travers un verre obscur, mais vous ne le considérez pas comme définitif tant que votre vision n'est pas un peu plus claire. Vous savez, la relativité de la perception sensorielle est un vieux sujet qui remonte aux débuts de la philosophie occidentale. Vous voulez dire ? Prenez relatif ...

Il faut y accorder plus d'importance. Le considérer comme une vérité absolue ? Non. L'expérience seule ne suffit jamais.

Vous voyez, Spinoza réagirait ainsi. Franchement, moi aussi. Et je pense qu'un empiriste le ferait également, en affirmant que l'expérience brute ne suffit pas.

Parce qu'il faut analyser suffisamment notre expérience pour la trier, l'organiser et en tirer des conclusions. Bien sûr, votre question sous-entend que vous n'appréciez pas les personnes tellement rationalistes qu'elles considèrent tout comme a priori. Moi non plus. Pour l'instant, je joue l'avocat du diable.

Mais le fait que vous n'appréciez pas un rationaliste qui affirme que tout est a priori ne signifie pas que nous ne devrions pas reconnaître qu'au moins quelque chose l'est. Et l'expérience ne suffit pas. Un silence de mort, comme si j'avais assassiné le pasteur ou quelque chose du genre.

L'empirisme est-il si sacré ? Il semble que les concepts doivent pouvoir se traduire par l'expérience. Oui. Oui.

Bon, qu'est-ce qui, selon vous, est intraduisible ? Qu'est-ce qui, chez Spinoza, est intraduisible ? C'est une excellente question. La vôtre, je veux dire, pas la mienne. On dirait des idées confuses, n'est-ce pas ? Or, d'après Spinoza, elles sont attirées par elle.

Oui, oui. Oui, mais quand je vous demande ce que vous vouliez dire par là, si vous pensiez vraiment ce que vous disiez, et que vous répondez « oui, bien sûr que oui », vous insistez.

Vous faites appel à la logique. Qui êtes-vous ? Jack ou Bill ? Bill. Voulez-vous dire Bill ou pas Bill ? Je veux dire Bill.

Vous faites appel à la logique. Sans logique, la communication serait impossible. Vous ne pourriez pas évoluer dans un monde où l'on se réfère à un objet particulier .

Vous ne sauriez pas si vous vouliez dire celui-ci ou un autre. La logique décrit chaque action, pensée ou parole que nous utilisons. La loi fondamentale de la logique est le principe d'identité.

A est égal à A et non à non-A. Par conséquent, on ne peut accorder aucune importance à un A particulier sans la loi d'identité. Votre question serait impossible sans cette loi.

Oui, c'est une bonne base, mais ça ne couvre pas forcément tous les aspects. Existe-t-il un domaine de l'expérience qui y échappe ? L'expérience est liée à des choses particulières qui possèdent une identité. Je crois comprendre où vous voulez en venir : le raisonnement déductif, les démonstrations déductives, ressemblent davantage à un exercice militaire qu'à la véritable stratégie de la vie.

Oui, je suis d'accord. C'est ce que dit Wittgenstein.

C'est sa façon de parler. Je pense qu'il a raison. Mais le fait est que les exercices militaires vous apprennent la précision qui sera nécessaire dans les situations concrètes de la vie.

Autrement dit, il cherche à élaborer, de manière scientifique, une philosophie de vie. Voyez où il veut en venir.

Mais pourquoi de manière scientifique ? Eh bien, à cause du vide épistémologique de l'époque, vous vous souvenez ? Vous voyez ? À cause de la crise de l'autorité, qui était le thème central du XVII^e siècle, Bacon, Hobbes, Descartes et Spinoza, la réponse à ce vide épistémologique est la science. Hobbes. Vous savez, comment fonder la politique pour éviter toutes ces luttes intestines ? En lui donnant une base scientifique.

Vous voyez ? Spinoza souhaite une base scientifique pour une philosophie de la vie. Or, je suppose que, compte tenu de cela, vous affirmerez qu'il n'est ni très pratique ni réalisable d'avoir une base scientifique pour une philosophie de la vie. Pas nécessairement.

Oui, tactiquement, ça fonctionne, mais pour aller plus loin... Eh bien, vous ne voulez rien de moins que le bonheur absolu ? C'est là que ça fonctionne. Ah, maintenant vous dites que... Mais voyez-vous, votre objection ne porte plus sur la logique, mais sur les conclusions qu'il en tire.

Et si vous contestez cela, il vous faut trouver où se situe son erreur. Où est la preuve invalide ? Quelles prémisses sont fausses ? Car si l'on adhère en principe aux lois de la logique, alors, étant donné certaines prémisses, les conclusions en découlent. Si

les prémisses sont vraies de la réalité, les conclusions le sont aussi. Vous comprenez ? Et donc, vous voyez, je dois défendre Spinoza sur ce point.

Si vous dites que ses conclusions n'ont aucune incidence sur la vie, qu'est-ce que cela signifie ? Si vous dites que vous n'aimez pas ces conclusions, la façon dont il les tire, eh bien, précisément, pourquoi ? Où est l'erreur ? Vous voyez ? Et j'espère que nous commençons à comprendre que si l'on n'apprécie pas la démarche de Spinoza, il faut en trouver la faille dans son raisonnement. Ne rejetons pas la logique d'un revers de main. Ce serait jeter le bébé avec l'eau du bain.

Si vous rejetez la logique, vous ne penserez plus à rien, vous ne ferez plus rien. Vous ne pourrez plus vous demander : « Suis-je moi ? Ne suis-je pas moi ? » Vous aurez un véritable problème d'identité, vous verrez. Non, le problème n'est pas la logique en elle-même, mais plutôt son usage de la logique.

Or, il se peut que la méthode scientifique qu'il emploie soit inadaptée à une philosophie de vie. Soit. Pour comprendre sa démarche, replaçons-le dans son contexte historique, face à cette crise épistémologique. Vers quoi d'autre se tourne-t-il ? Par exemple, vers sa foi juive.

Eh bien, n'est-ce pas ce qu'il fait, chercher à fonder sa compréhension de la foi juive ? Oui. On peut lui reprocher, bien sûr, d'aborder le sujet de cette manière plutôt que de se baser directement sur les Écritures de l'Ancien Testament. Voyez-vous, il a des problèmes avec les Écritures de l'Ancien Testament.

Ce traité, comment s'appelait-il déjà ? Le *Tractatus Theologico-Politicus*, qu'il a écrit, exposait certains problèmes qu'il avait avec le judaïsme, avec le judaïsme orthodoxe. Il s'est donc détourné de cette voie, de la révélation de l'Ancien Testament telle qu'elle est. Mais quel est le but de la révélation de l'Ancien Testament lorsqu'elle parle de la vision juive de la vie ? Eh bien, c'est de nous montrer que l'amour de Dieu, l'obéissance à Dieu, est source de bonheur.

Voilà donc où son judaïsme transparaît. Je me suis fait l'avocat du diable, car je crois qu'on ne peut critiquer sans comprendre. En effet, bien des critiques proviennent d'un manque de compréhension.

Oui, je ne suis pas d'accord avec certaines de ses définitions, et donc avec certains de ses axiomes. Et j'ai toutes sortes de problèmes avec sa méthodologie en général. Je pense qu'il existe d'autres façons de gérer le vide épistémologique.

Oui. Son déterminisme est-il si absolu ? À plusieurs reprises, il affirme que la pitié et le repentir sont totalement inutiles. Et donc... D'un côté, on pourrait dire : « Je me suis brûlé la main sur la cuisinière. »

Bon, je ne vais pas regretter mon geste. Je remettrai ma main sur le feu. Enfin, vous savez, à quoi bon pleurer sur le lait renversé ? C'est ce qu'il veut dire.

Quelle différence cela va-t-il faire ? Je veux dire, laisse-t-il place à l'apprentissage par l'expérience ? Oui, vous en serez conditionné. Conditionné, mais pas... Enfin, conditionné par l'expérience signifie qu'il existe un processus causal par lequel les expériences passées influencent les comportements futurs. Mais lorsqu'il s'agit de repentir, de regretter quelque chose ou quelqu'un d'autre, de pitié autant que de repentir, il dirait : non, ce sont des passions qui peuvent nous submerger et nous empêcher de garder la tête froide.

Donc, le passé n'est pas quelque chose dont il faut se souvenir. Oh, il ne dit pas que ce n'est pas quelque chose à... Ce n'est pas une façon de planifier l'avenir, c'est juste... Non, non, il ne dit pas ça. Voyez-vous, le repentir ne consiste pas seulement à se souvenir pour planifier l'avenir .

Le repentir est un sentiment de remords si intense qu'il vous asservit. C'est ainsi qu'il le formulerait. Il semble parler de cette émotion comme étant constamment à l'extrême.

Eh bien, oui, alors il faudrait peut-être aborder son analyse des émotions pour y voir plus clair. Il établit une distinction entre les passions et certaines autres émotions. J'aimerais... S'il affirme que la pitié et le remords sont néfastes, avec le déterminisme, on a presque l'impression qu'on n'a aucun choix quant à l'éprouver ou non de la pitié.

Ou comment ça se passe... Eh bien, voyez-vous, pendant que vous vous dites : « Si c'est inévitable, je n'ai d'autre choix que d'éprouver des remords », vous commencez à y réfléchir , et une autre idée émerge dans votre esprit, qui détermine aussi votre attitude et votre réaction. En effet, ce dont j'ai besoin, ce n'est pas seulement d'une émotion intense. Pour être clair, vous recherchez une idée claire et précise.

Vous agissez donc, ce qui prouve que vous en êtes capable. Mais la capacité n'implique pas nécessairement le libre arbitre. Voyez-vous, parce que vous le pouvez...

Pourquoi ? Parce qu'il existe d'autres facteurs causaux qui peuvent vous y amener. On peut agir pour différentes raisons. Par exemple, je peux tomber du toit de Blanchard si quelqu'un me pousse.

Je peux. J'espère bien que non. On verra bien.

Mais toutes les boîtes ne sont pas des boîtes de « je choisis », de libre arbitre. J'ai des questions, en fait , sur sa tendance rationaliste.

Oui. Vous avez fait une remarque du genre : « Quelle expérience ne trouve-t-on pas dans la logique ? » Eh bien, ma première question est la suivante : il me semble que la quasi-totalité, ou du moins une grande partie, de ce que nous considérons comme la raison pure provient de l'expérience, au sens du principe de non-contradiction. Ce qui est intéressant, c'est que chaque fois qu'on essaie de prouver ce principe, on se réfère à l'expérience et on dit : « Évidemment, cet homme ne peut pas être ici et là en même temps », ou quelque chose comme ça.

Voilà donc ma première question : il semble que beaucoup de choses soient fondées sur ... Je veux dire, une grande partie du rationalisme trouve en réalité ses racines dans l'empirisme, dans le sens où même ce qu'il dit, formulé ainsi, « je ne peux penser qu'en mots ». Permettez-moi d'y répondre d'abord, comme il le ferait lui-même.

Il faut distinguer le statut logique d'une idée ou d'une croyance du processus psychologique par lequel nous l'acquérons. Par exemple, comment un tout-petit apprend-il que un plus un font deux ? Eh bien, en observant ceci et cela. Ce processus psychologique relève, en quelque sorte, de l'apprentissage empirique.

Mais le statut logique de « un plus un égale deux » n'est pas une simple généralisation empirique. Voyez-vous, le terme « a priori » n'est pas toujours employé avec précision, clarté et distinction. Et je l'admets, car techniquement, ce terme renvoie, comme nous le verrons chez Kant – et je l'ai gardé pour plus tard –, à une vérité universelle et nécessaire.

Une vérité universelle, logiquement nécessaire et infaillible. Vous pouvez en prendre conscience grâce à quelqu'un qui vous la révèle, ou grâce à une expérience qui attire votre attention sur elle.

Mais ce à quoi il s'intéresse, en ce sens, c'est à une grande part de vérité a priori, c'est-à-dire universelle et nécessairement vraie. Les contredire revient à se contredire soi-même. Dire que nous les apprenons par l'expérience n'a donc aucun sens.

Vous me suivez ? Le seul autre point, c'est que, apparemment, c'est ce qui me dérange émotionnellement, en quelque sorte. Oui, ça ne me plaît pas non plus. Je me dis toujours, quand on arrive à Spinoza : « Ah, Spinoza... »

Je préférerais Descartes à Leibniz, mais Spinoza... Dois-je vraiment me replonger dans Spinoza ? Oui, Holmes, absolument. C'est juste que, d'une certaine manière, sa philosophie semble tellement dépassée.

Waouh, waouh. Il parlait de la façon dont cela favorise un sentiment d'inutilité. Ouais.

C'est presque comme une approche très stricte ... Non, je ne pense pas que cela encourage l'oisiveté. Et évitez de dire du mal du calvinisme. Vous ne faites qu'exprimer des idées confuses.

Où en étions-nous ? Non, je comprends ce que tu veux dire. Ça n'a plus d'importance. À quoi bon ? C'est mort.

Abstrus. Oui, il y a beaucoup de choses abstruses. Les mathématiques en sont un bon exemple.

Mais allez-vous pour autant tourner le dos aux mathématiques ? Elles peuvent être obscures, mais elles sont extrêmement précieuses et utiles. Vous voyez ? Et il ne prétend pas que c'est la seule façon d'arriver à ces conclusions. Non, il cherche simplement à montrer que cela est démontrable selon les principes scientifiques alors en vigueur.

Eh bien, si vous ne voulez pas comprendre la pensée scientifique du XVII^e siècle, c'est que vous êtes dans l'erreur sur d'autres points. C'est vrai. Mais je suis d'accord.

Ce n'est pas vraiment le genre de choses que j'aime lire tard le soir pour me détendre. Non, je n'emporte pas Spinoza en vacances. J'avais un professeur de doctorat qui, pendant la Première Guerre mondiale, emportait la critique de la raison pure de Kant avec lui dans l'armée et la gardait dans sa poche lorsqu'il était fantassin à travers l'Europe.

J'imagine qu'il le faisait aussi de temps en temps . Certains le feraient. Mais croyez-moi, je préférerais de loin lire Kant que Spinoza.

Mais au fait, si vous étiez pris en otage pendant sept ans et que vous aviez Spinoza avec vous, vous survivriez bien mieux à cette captivité qu'avec une simple pile de bandes dessinées. Ces types prétendent maintenant être libres. Ce qui les a soutenus par le passé, c'est ce qui a nourri leurs pensées.

Oui, c'est ce que je pense aussi. Sept ans. Il me faudrait du temps pour examiner toutes ces épreuves .

Oui, mais il y a des gens qui s'épanouissent dans ce domaine. Un ami à moi, Alan Donegan, qui enseignait à Caltech et qui est décédé il y a environ un an, était un philosophe de grand talent et s'est converti au christianisme il y a une quinzaine d'années. Son dernier livre portait d'ailleurs sur Spinoza.

Et je veux mettre la main dessus, le lire et voir ce qu'il a fait de Spinoza. Il était enthousiaste à propos de Spinoza. Certes, il avait un esprit d'une rigidité implacable.

Oui, cela évoque les raisons psychologiques qui poussent à s'intéresser à Spinoza. Et vous aviez des raisons psychologiques de ne pas vous intéresser à Spinoza. Si vous aviez un esprit à toute épreuve, peut-être vous intéresseriez-vous à Spinoza.

Mais évidemment, il y a des admirateurs de Spinoza, tout comme il y en a qui ne le sont pas. D'ailleurs, je suis content qu'on ait abordé ce sujet, car je comptais justement le refaire la prochaine fois. Ce genre de réaction se manifeste toujours à ce stade du cours.

Je comptais justement aborder la prochaine fois la signification et le but de ce genre d'exploration métaphysique. Vous me facilitez donc grandement la tâche en prenant le relais. En effet, si vous le dites, le sujet est déjà traité dans ce type de discussion.

C'est bien plus efficace que si je me contentais de débiter quelques phrases. Je ne prétends pas avoir un esprit infallible, mais je suis sensible à la pensée orientale.

Et cela m'a donné envie d'explorer certaines influences orientales dans la pensée juive. Dans quelle mesure cela a-t-il pu l'influencer, ou si cela découlait de... J'ai entendu dire, en termes d'écriture sur la logique juive, la logique hébraïque et tout le concept de logique par blocs, qu'il y a beaucoup plus d'aisance avec les paradoxes qui nous mettent mal à l'aise, nous qui sommes si imprégnés de la pensée grecque.

Et j'ai trouvé ça vraiment fascinant, ça a donné une toute autre perspective à notre façon d'aborder le sujet... Gardez en tête ce que j'ai dit quand on a commencé à étudier Spinoza : si vous cherchez un exemple paradigmatique de philosophie panthéiste, c'est celui qui est le plus rigoureusement élaboré. Cela ne signifie pas pour autant que tous les panthéistes utilisent une méthode aussi scientifique.

Certes, le panthéisme oriental ne semble pas l'être. Mais l'intérêt, au-delà de sa valeur historique et de son influence, de se pencher sur Spinoza réside précisément dans la compréhension de ce qu'implique le panthéisme. Et je comprends, au vu de vos critiques, notamment concernant son déterminisme, que vous saisissez bien ce qu'implique le panthéisme.

Vous voyez, cela transparaît. L'influence du panthéisme oriental est plus manifeste dans la métaphysique moniste du XIXe siècle qu'ici. Il y a un point qu'il soulève : dans la mesure où les hommes vivent selon la raison, ils sont toujours d'accord.

Il poursuit en affirmant que les hommes qui s'accordent sur un point, qui obéissent à la raison, ne sont utiles qu'entre eux. Sous-entendant, je suppose, que ceux qui ne

sont pas raisonnables sont inutiles. Quelqu'un a-t-il déjà utilisé cet argument pour justifier des idées tyranniques ? Je ne le crois pas.

Je ne crois pas. Parce qu'il est un si grand défenseur de la raison, voyez-vous, la tyrannie, qui joue sur les émotions et naît de la passion, est certainement la dernière chose qu'il souhaiterait. Oui.

Puisque vous avez filmé ma conférence du jour, ce qui est tout à fait normal, il est normal qu'elles soient parfois filmées. Pas le conférencier, juste la conférence. Voyons si je peux retranscrire ce que j'avais prévu de dire sur ce type de système métaphysique et le résumer ainsi.

Nous développerons ce point en abordant Leibniz. Ces trois penseurs, Descartes, Spinoza et Leibniz, sont les trois grands rationalistes, du point de vue épistémologique, de la connaissance a priori. Les trois grands rationalistes de l'histoire de la pensée occidentale.

Il interprète le monde selon certaines conceptions a priori qui ressortent de ses définitions. Oui. C'est ce qu'on appelle parfois une métaphysique spéculative.

Le terme « spéculatif », je le rappelle, ne désigne pas des conjectures extravagantes, qui relèveraient de l'imagination, mais plutôt une vision mentale claire et distincte. La métaphysique spéculative. Or, je crois que cela fait partie de ce que vous voyez.

Ce genre de métaphysique spéculative, qui élabore une image de la réalité, tend à engendrer des problèmes quant au rapport entre l'apparence et la réalité. Le rapport entre l'apparence et la réalité. Spinoza dit : « Voilà comment c'est », et vous répondez : « Oui, mais... », et je dois me contorsionner pour répondre à Spinoza.

Vous affirmez que vos apparences sont en réalité ce qu'elles sont. Quant aux apparences, nous n'avons que des idées confuses. Or, qu'est-ce qui donne naissance à cette métaphysique spéculative, qui crée une telle tension entre apparence et réalité ? Et ce qui la sous-tend, ce sont les problèmes qu'ils ont avec le monde des apparences.

Les problèmes liés au monde qu'ils connaissent. Vous voyez ? Le monde qu'ils connaissent. Un vide de connaissances.

Un vide d'autorité. Vous voyez ? Des conflits croissants entre science et religion. C'est encore plus évident chez Leibniz.

Ça viendra. Vous voyez ? Ce qu'ils essaient de faire, c'est de gérer les problèmes de leur monde, de leur monde d'expérience. Vous voyez ? En faisant appel à certaines vérités universelles et nécessaires.

Il existe aujourd'hui un contemporain de ces personnes : le juriste.

Hugo Grotius. Un penseur néerlandais. Époque de la guerre de Cent Ans.

Guerre de religion. Catholiques contre protestants. L'Europe ravageuse.

Vous voyez ? Et il y a eu des conflits religieux partout en Europe après la Réforme. Qu'en est-il de l'Angleterre ? Et des conflits religieux qui ont été à l'origine de la guerre civile anglaise, à l'époque de Thomas Hobbes ?

Vous voyez ? Et en Europe aussi. Grotius s'est efforcé de trouver un fondement universel et nécessaire au droit, des lois qui régiraient et limiteraient la pratique de la guerre.

Universel et nécessaire, et non partisan. Vous comprenez ? Ce n'est pas une vision sectaire, mais quelque chose d'universellement contraignant. Vous comprenez ? Eh bien, c'est comme le conflit Est-Ouest des quarante dernières années.

Quel était le seul espoir de parvenir à un accord et d'éviter la guerre ? Eh bien, depuis quarante ans, nous devons chercher un point d'accord universel. Sans cela, aucun accord n'est possible. Or, le seul critère d'un accord universel semblait être la survie.

Nous voulons survivre, ils veulent survivre. Alors on s'est retrouvés dans une impasse. Vous voyez ? La politique de dissuasion.

Bon, maintenant que cette impasse est devenue inutile, l'essentiel est que, face à des points de vue divergents, la seule façon de les résoudre, la seule façon de prévenir les conflits, est de revenir à la recherche d'un consensus. Vous comprenez ? Voilà en grande partie la motivation .

Autrement dit, la motivation de la métaphysique spéculative est très concrète. Chez Spinoza, elle est moins évidente. Je pense que, chez Spinoza, elle réside, à vrai dire, dans sa propre expérience de Juif dans un monde protestant, réfugié des pogroms en Espagne, vivant dans la Hollande libre, mais en tant que Juif non-conformiste, traité comme un athée.

Vous voyez ? Et cela, à l'époque, souvenez-vous, était souvent passible de la peine capitale. Ce n'était peut-être pas le cas aux Pays-Bas, mais ça l'était dans certains endroits. Alors, que fait-il ? Il essaie de fournir une base scientifique aux vérités universelles.

Vous voyez ? Oui. Je pense donc que c'est ce genre de motivation. On peut dire, si on veut, que dans certains cas, elle est motivée par l'apologétique.

Moins Spinoza que Descartes, peut-être. Motivé par le besoin d'une vision du monde après l'effondrement de la vision médiévale. Le besoin d'élaborer une vision scientifique du monde et d'en observer les conséquences.

Vous voyez ? Parce qu'il faut bien avoir une philosophie de vie. La science semble dominer. C'est peut-être le fruit de l'optimisme suscité par les nouvelles méthodes de connaissance.

La méthode scientifique. Voyons jusqu'où elle nous mènera. Est-elle transposable à d'autres domaines ? À l'instar de Bacon, Hobbes, Descartes, Spinoza et Leibniz, on pense aujourd'hui dans la tradition du naturalisme scientifique.

Vous voyez ? Les motivations sont donc essentiellement pratiques. Vous remettez en question les hypothèses. Mais c'est différent de remettre en question le projet lui-même.

Vous voyez ? Franchement, en philosophie contemporaine, nous avons un besoin criant d'approches métaphysiques spéculatives pour proposer des alternatives à la métaphysique naturaliste et scientifique qui a été et est encore élaborée avec une méticulosité extrême dans la philosophie américaine contemporaine. Vous voyez ? Or, nous trouvons déjà d'excellentes alternatives en philosophie de la religion. Ce n'est qu'une partie du problème.

De nombreux développements épistémologiques entrent en jeu dans cette perspective. Mais ce n'est qu'une partie du tableau. Il nous faut aussi prendre en compte les développements métaphysiques.

Vous voyez ? Parce que nous sommes à un tournant de l'histoire, marqué par une évolution des visions du monde, une transformation de la perspective scientifique et une évolution des méthodologies. Ne méprisez pas la théorie. Vous voyez ? La théorie guide la pratique.

C'est une théorie qui ouvre des perspectives. C'est une théorie qui critique les pratiques stériles. La métaphysique spéculative est une construction théorique.

Cela se produit dans toutes les disciplines. Et c'est indispensable. Vous voyez ? C'est essentiel au développement dans tout domaine de recherche.

Bon, voilà mon discours. Au moins, j'ai réussi à faire cinq minutes de leçon. Non, écoutez, c'est une excellente discussion.

Voilà le genre de discussion qu'un professeur de philosophie rêverait d'avoir dans n'importe quelle université du pays. C'était excellent.